

# Quand la terre se retira.

---

## UN MATIN

L'étrave de la pirogue faisait scintiller de nerveuses vaguelettes sur les rives boueuses des berges. Raku retenait son enthousiasme, autant que la pagaie de palmier qui lui servait de rame, risquant par la nervosité de sa nage de faire basculer le frêle esquif.

Il n'y a pas si longtemps de cela, il serait rentré bredouille du marché de Sangha, bourgade la plus proche de sa hutte coincée entre deux bras d'eaux saumâtres, il aurait retrouvé sa vieille mère, ne ramenant du marché que quelques grains de riz et un peu de sel troqué contre quelques poissons ayant bien voulu abrégé la répétition de leur karma dans son rudimentaire filet de pêche.

Mais ce matin là il était heureux, le soleil de plomb le laissait indifférent aux ruisseaux de sueurs qui alourdissaient ses paupières, et aux fatigues des jours sans nourriture solide, mis à part quelques racines et tubercules ramassés par sa mère Urmil.

Contrairement à tous les autres matins depuis que la mer inexorablement montait et que leur lopin de terre s'amenuisait, il ramenait sur leur presque île, bien plus que les quelques dal (lentilles communes) et grains de riz habituels, il ramenait un peu d'espoir.

Au marché il avait rencontré un étranger, un sahib, qui de plus parlait un peu bengali, et qu'il avait pu comprendre.

A cette heure avancée de la matinée, presque tous les vendeurs avaient plié boutique, quittant la place sous la torpeur des tropiques. Il ne restait plus que lui à l'ombre du banian, et il espérait bien troquer un ou deux maigres poissons chats contre un peu de sel aux villageois encore attardés sur les lieux.

Quand un inconnu, arrivé au village le matin même, qu'il n'avait pas aperçu jusque là, se dirigea vers l'arbre noueux sous l'ombre duquel il était installé. De loin, l'homme semblait grand, très grand, c'était la première fois que Raku voyait un homme blanc, il le regardait avancer droit vers lui, hypnotisé par son regard comme par le frère cobra.

Vois tu, d'abord j'ai eu peur, peur de tout ce que l'on raconte sur les blancs, qu'ils sont féroces et voraces et qu'il faut s'en méfier, il paraît qu'un jour un de ceux-ci est venu déjà à Sangha (petite bourgade à l'est du Bangladesh), on raconte qu'il cherchait de la main d'œuvre pour des pays arabes lointains, promettant de l'argent. Trois des plus indigents du village acceptèrent de partir avec lui le lendemain, cela fait maintenant 4 ans, on ne les a jamais revus ni reçu de leurs nouvelles.

Mais pas celui là, ce blanc il ne cherche pas la main d'œuvre, il me l'a dit, il travaille pour un gouvernement, je n'ai pas compris lequel ni quel pays, il vient ici pour étudier notre pays les Sundarbans, le lit du Gōnga (Gange en Français), il dit que la terre se retire, que la terre va mourir... sous ce flot de paroles sa mère intervint rudement :Tu vois c'est des augures de

malheur, Ah, quel misère que tu aies rencontré un blanc, tout le monde le dit ici, quand on voit le blanc le poisson fuit... elle secoua les épaules comme pour conjurer un mauvais djinn en continuant à piler des racines...

Non non, ce blanc là, il ne faut pas s'en méfier, regarde il m'a donné un billet de roupies... 5 roupies dit-il en exhibant le billet sous le nez de sa mère, le visage glabre fendu d'un énorme sourire, comme s'il venait de réchapper à l'attaque d'un tigre.

De sidération, sa mère laissa échapper le pilon qu'elle maniait : de l'argent ! Du vrai argent ? Qu'est ce qu'il te veut ? te faire travailler comme un esclave en allant pêcher le poisson chez le crocodile marin, tu n'iras pas, Allah m'a donné un seul fils et je ne veux pas le perdre.

Non il veut juste que je l'amène aux endroits du parc qui sont interdits, il étudie la terre qui se retire et la mer qui l'envahit, il dit que bientôt il n'y aura plus de poisson et plus d'abris pour les hommes aux Sundarbans. Il connaît nos cultes, il dit que les grandes marées terrestres sont venues, que la terre va se retirer peu à peu pour une très longue marée éternelle...

La veille continue à fourailler du pilon plus nerveusement encore.

Noun, noun (maman), Regarde, c'est bien un billet de 5 roupies qu'il m'a donné, jamais je n'en n'ai eu dans les mains, regarde, touche le...

Urmil : ce n'est pas possible, c'est de l'argent de brigands on ne peut pas te donner une telle somme, je n'ai jamais connu que des pièces de 50 paisas, jamais possédé de billets.

Mais non, nounidji, il m'a donné ce billet en me disant que c'était une avance pour être assuré que je viendrai demain matin le chercher à l'aube au village, pour l'emmener là où il veut dans la mangrove, il me donnera à nouveau 5 roupies au retour dans trois jours si Allah nous protège...

Et le seigneur Tigre que dira-t-il lui quand vous serez sur son territoire, il suffira que tu lui montres ton billet de 5 roupies pour qu'il ne te mange pas ?

Non tu n'iras pas, ou si tu le fais tu déshonore ta mère...

\*

Le jour venait de se lever, depuis déjà quelques nuits. A présent, quand il avait suffisamment neigé pour briller sous le soleil, ce n'était que de l'Aqilluqqaq collante (les Inuits possèdent 50 mots différents pour désigner la neige, comme Aqilluqqaq qui est une « neige fraîche et boueuse ») donnant aux frères cette démarche particulière les faisant ressembler à des pingouins expatriés, même les rennes au bout de quelques kilomètres ralentissent leur trot dans les montés de cette neige épaisse et visqueuse.

Nathorod se rendait au campement le plus proche, à quelques heures de traîneau, où un étranger était arrivé. Son Oncle l'y avait convié lui faisant dire qu'il aurait bien le temps pour

chasser le phoque, qui de toute manière étaient de moins en moins nombreux et dans ces redoux fuyaient la côte. Il avait besoin de Nathorod puisqu'il était un des seuls à pouvoir traduire l'**inuktitut** pour cet étrange prospecteur d'une société pétrolière américaine qui ne s'intéressait qu'aux tribus les plus arriérées, nos frères les moins respectés et les plus relégués sur les territoires du nord.

« L'**inuktitut** ([syllabaire inuktitut](#) : ᐃᓄᐅᑎᐅᑦ) est l'un des quatre grands ensembles dialectaux de la langue [inuit](#), les trois autres ensembles étant l'[inupiaq](#), parlé en [Alaska](#), l'[inuktun](#), parlé dans le Nord-Ouest canadien, et le [groenlandais](#), parlé au [Groenland](#). ».

Nathorod, c'est ainsi que le désigna son oncle en envoyant un cousin le chercher : tu vas chercher Nathorod et tu le ramènes, l'appelant par son nom tabou, utilisé seulement par les proches quant la proximité ou l'urgence le nécessitait. Nathorod signifie : « petit tonnerre le fils de la Terre », c'est un ancêtre qui lui donna ce nom, se conformant à la coutume chez eux de nommer un prochain nouveau née par son propre nom totem au seuil de sa propre mort.

Si l'oncle l'avait désigné par son nom d'état civil : « Waban » nom qui signifie « vent d'est », cela aurait été moins inquiétant, mais aussi moins excitant.

La peau du visage fouettée par de la mauvaise neige, il trépignait d'impatience allongé au fond du *qamutiq*, pendant que son cousin conduisait le traîneau vivement.

« Aller au camp du mont de l'ours, où coule à flot l'alcool et les distractions et rencontrer un blanc... qui peut être lui amènera de l'argent pour juste se balader chez les demeurés du nord ! un vrai rêve boréal » semblaient lui souffler les battements joyeux et graves des patins accrochant des bouts de terre dans le halètement des chiens, une vraie musique de bande annonce d'un grand événement.

De toute manière, cela était déjà mieux que d'attendre inlassablement les phoques qui ne sortaient plus que par mauvais temps, quand la Piqsiq « neige soulevée par le vent » réduisait la visibilité au bout des raquettes.

Au dernier moment avant de partir, il avait pris son amulette, un brillant éclat de corne de narval pendu à une lanière de cuir, corne qui justement embrocha cet aïeul dont il tenait son nom secret. Malgré les moqueries répétitives de ses copains, il y croyait toujours à cette histoire de nom magique.

Comme si son cousin pouvait lire dans ses pensées, sans retourner son regard des chiens de tête il lui cria : « tu sais de toute façon moi je t'appellerai toujours Waban, il n'y a que les vieux schnoks à croire à ces histoires de nom totem... » le reste se perdit dans le vent.

Un haut-le-cœur de honte saisit Nathorod quand soudain un saut du traîneau manqua de faire verser le *qamutiq*, mais ce n'est qu'une bouffée de rage et d'humiliation qui s'échappa, d'être traité encore à 20 ans de superstitieux par ses copains et grands frères à cause de cet attachement aux conjurations des anciens.

Bien sur il rêvait comme eux de fêtes, de virées et de filles, mais depuis toujours il aimait le monde, son monde, celui du silence et de la nuit, son cœur battant au diapason du blizzard et du chuchotement des glaces.

\*

Le vent caressa son échine, glissa le long de son cou déroulant une vague glacée jusqu'à ses lombes, le souffle d'air venait du nord, réfrigéré après être passé sur les premières neiges du mont Pouncho d'Agast, à seulement 841 mètres d'altitude.

Dans le silence épais d'une aube sans soleil, l'horizon tapi sous la brume des collines, l'homme racla sa gorge deux fois avec effort, sa toux résonna jusqu'au muret sur lequel il était assis.

Un instant il sentit le poids de la terre, tout le poids de la terre.

Du moins dans ce qu'il en restait, abandonnée aux sécheresses et aux vagues d'érosion. Cela faisait bien longtemps qu'il n'y avait plus rien sur cette terre pour les jeunes, la terre était plus pauvre encore que lors des guerres, les routes ne menaient nulle part, si ce n'est aux clôtures de l'ancien camp militaire du Larzac. Depuis quelques jours d'ailleurs il s'y passait des choses, des allés et venus plus que de temps courant, l'automne n'était pourtant pas la saison des raves et autre assourdissements.

Cela devait bien faire maintenant une dizaine d'années qu'il n'était pas sorti des 5 hectares de causses et d'épines dont la bergerie aménagée et la source (exceptionnelle sur un tel territoire) lui servaient de gîte d'atelier et de potager.

Juste quelques allées et retour au plus proche village, pour l'essence et les produits de première nécessité.

Malgré ce frustré confort, il avait tant gagné en années paisibles et animées par de profonds débats en lien avec le monde de l'en dehors et du planétaire, sa pension d'invalidité lui avait suffi largement pour s'équiper aussi de tous les moyens de communications internet et depuis il écoutait le monde au creux d'un plateau évasé, doré de coups de soleil et de siroco.

Jeune anthropologue il y était venu ici la première fois en 1972, lors du « serment des 103 », à l'occasion des menaces d'extension du camp militaire du Larzac, qui à l'époque venait juste de se débarrasser de ses locataires algériens français, assignés à concentration administrative pendant les troubles et la mobilisation d'Algérie.

Et il était resté dans l'Aveyron, il était resté avec ces paysans pour défendre la terre, comme une armée son pays, il était resté dans leur souffrance, à côté des troupeaux qui s'amenuisaient, des femmes qui parlaient peu et des rochers qui dans le vent pleuraient.

Il avait fait une vie ici, comme les autres, dans la monotonie des médisances rurales et des orgueils bâillonnés. Il n'avait pas procréé, ne s'était pas marié, puis un jour il s'était souvenu de ce lieu, avait négocié avec le propriétaire (un des 103 justement) et s'était installé, seul. Il était maintenant vieux, il le savait. Il savait aussi qu'il retournerait encore une fois au camp, là où tout s'était passé, là où sa vie avait tournée.

De toute façon il lui fallait d'abord rentrer à la bergerie, établie dans la combe des cluzeaux, sous le village cévenol accroché à ses enfants et ses larmes.

Ses os, ses vêtements lui semblèrent plus lourd encore des résolutions qu'il venait de prendre.

Il se sentit soudain animé, presque enivré par une montée d'adrénaline, cela faisait bien longtemps qu'il n'avait ressenti cet euphorisant qui nous rend plus grand et bravache que de réalité.

Son hygiène mentale lui assurait la plupart du temps un flux hormonal plus tranquille qu'un fleuve dans son estuaire. Mis à part ces derniers temps sur Google earth et les sites d'infos concernant l'accélération des désastres climatiques, ces informations le perturbaient plus que de raison. Depuis longtemps il avait réussi à arrêter les tourments au seuil de son égo, les laissant à d'autres. Mais sur ce sujet, on ne pouvait pas s'y tromper, comme à l'instant ce mouvements presque réflexe qui lui revenait : de repousser une mèche de cheveux imaginaire d'un geste de la main, ce tic l'obligeait à se reconnaître tourmenté. Sans objet, sans fait générateur, sans événement, mais tourmenté.

C'est en ouvrant la porte pour entrer dans la bergerie et en sifflant le chien qu'il laissa échapper un juron : Merde !

...

A suivre.

Pierre LE ROY

Mail : pierre.leroy47@orange.fr